

La violence policière n'est pas gratuite, elle délivre un message clair

Bruelles, le jeudi 12 mars 2026. Des attroupements de manifestants contre les mesures du gouvernement fédéral se forment aux alentours de l'ambassade des États-Unis. À cet instant précis, il n'y a pas d'échauffourées. Pas de bagarres. Pas d'agressivité. À quelques dizaines de mètres, les policiers approchent en file indienne, s'apprêtent à quadriller les lieux. Un jeune homme d'une vingtaine d'années passe à leur côté. Il marche, rien d'autre, seul, ne présente aucun danger. Tout à coup, un policier le pousse, comme pour le contraindre à déguerpir, à accélérer le pas. Puis, sans que rien ne le justifie, un autre lui fait un croc-en-jambe, lui gaze les yeux et, alors qu'il met un genou à terre, lui assène un coup de matraque en plein visage.

Violence honteuse, inadmissible, barbare, répugnante. Certes, mais pas gratuite, non, certainement pas gratuite. Car ce n'est pas un dérapage, une réaction instinctive à une provocation, à une menace. Il y avait, dans cet écoeurant abus de pouvoir, un message clair, précis, conscient ou pas je ne pourrais le dire, et d'ailleurs peu importe. Prêtons-nous donc à un exercice moins abstrait qu'il n'y paraît: mettre en mots ce que signifiaient la brutalité du policier, la complicité de ses collègues, qui regardaient la scène sans intervenir (certains la reproduiraient un peu plus tard), ce que signifie l'irresponsable indifférence des politiques face à ces messages.

La force lâche

Cela pourrait ressembler à quelque chose de ce genre:

“Voilà ce qui arrive quand on conteste l'autorité. Non pas l'autorité qui se fonde sur l'intelligence, le charisme, la capacité de persuasion, mais celle de la force lâche, de l'arrogance, du sentiment d'impunité, du mépris de l'autre, du

“En manifestant pour des concepts qui t'échappent, tu ne fais qu'attiser de nouveaux ferments de discorde, sans supprimer ceux qui existent déjà. Est-ce vraiment ce que tu désires?”

détournement du contrat social, de l'incapacité à rendre des comptes autrement que sous les chapeaux de la palabre inutile, stérile. Nous savons, bien sûr, que seules les consciences anoblissent les peuples, qu'elles seules tirent les nations hors du marasme. Mais si ta peau est assez dure pour encaisser les coups de matraque, ton esprit, petit naïf, ignore que la réelle vocation de tout citoyen est d'emplir son âme et son corps de toutes sortes de plaisirs. De jouir de tout ce que la vie peut offrir de distractions. De n'exister que pour toi-même et les tiens seuls, pour ton futur pouvoir d'achat, ton fonds d'épargne-pension.

De te concentrer sur le petit espace de ton moi propre.”

“Il est certain que tout vaut mieux que l'ennui, comme le prétendait un philosophe, mais vouloir mener le monde est un exercice de haute volée pour lequel, contrairement à nous, tu n'es pas taillé. Et vouloir le redessiner, comme tu le claironnes avec tes amis manifestants, quelle vanité! Quelle aberration! Et pourquoi pas en ébranler le sens, tant que tu y es! C'est plutôt le monde qui te refera, pauvre nigaud, et bien avant que le coq chante, comme disait un vieil ami. C'est lui, le monde, qui te débarrassera des vêtements de l'illusion. L'Autre, de toute façon, est une notion qui se perd, tout comme la communauté de destin. En manifestant pour des concepts qui t'échappent, tu ne fais qu'attiser de nouveaux ferments de discorde, sans supprimer ceux qui existent déjà. Est-ce vraiment ce que tu désires?”

Reste à ta place

“Car l'existence est brève, tu le comprendras vite, soumise à toutes sortes d'imprévus. Alors pourquoi, au lieu de te réjouir de ce que nous mettons à ta disposition, veux-tu la compliquer? Reste calme, à ta place, l'habitude t'apprendra à avaler le venin de ta servitude. Apprends à regarder autour de toi. Partout, des panneaux t'indiquent où sont le bon, le beau, le bien. N'as-tu pas compris que l'acier trempé des matra-

